

Revue

Questions de

trac

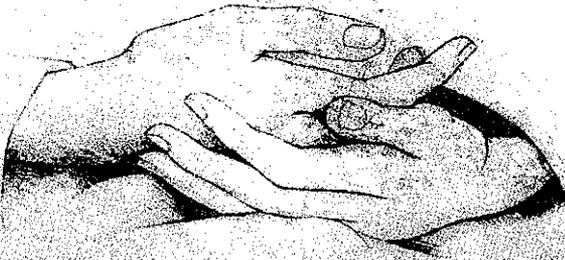
L'éditeur de cet
publie également
« Question de »

Notre époque est
déterminée, par
les interrogations spiri-
tuelles, la cause des certifi-
cations des Eglises,
les sciences orientales,
les sciences de la vie,
la parapsychologie,
les magies et des ma-
gnétiques, etc.
Question de... re-
visité par Louis Pa-
reil, revue française en-
dresse les problèmes
de la conscience. On y trouve
des témoignages, des
témoignages, des
écrits, etc., et non
seulement professeurs
de Bray-Ritzen,
de Rogier, Raymond
de Ne, et des
Abellio, Paul Ar-
mand Chevalier,
M. de Leine, Dan-
iel de la Vasta,
de Viot, Colin
Question de...
abondante, avec
une bibliographie
et des informations ce-
lèbres de recher-
ches spirituelles, le
premier as.

RETZ

11, Champs-Élysées 75008 Paris

*« Du temps où j'étais
à l'école de Gurdjieff. »*



(Portrait de l'auteur à 27 ans, par Robert Lapoujade)

LOUIS PAUWELS

**L'APPRENTISSAGE
DE LA
SÉRÉNITÉ**

LE TROISIEME ESPRIT ET L'AMOUR DU MONDE

On m'a dit que vous aimiez beaucoup cette parole d'Alan Watts :

« Je ne philosophe pas pour la gloire de la philosophie, mais parce que je suis émerveillé par le monde et que je voudrais faire partager cet émerveillement. »

— Oui, j'aime cette parole. C'est la parole d'un homme libre.

— Vous estimez que s'émerveiller du monde est signe de liberté ?

— Naturellement.

— Mais le monde est terrible, dévorant, inhumain !

— Vous voici en prison.

— Comment cela ? Au contraire ! Je manifeste mon sens critique ! Je témoigne d'un idéal !

— Vous trouvez le monde haïssable, invivable ? Votre intelligence s'en persuade ? Votre cœur le crie ? Vous y voici donc contre votre gré ? Celui qui est quelque part contre son gré est en prison.

— Vous ne m'avez pas compris. Le monde m'épouvante, mais je souhaite qu'il change. Je suis peut-être en prison, mais j'ai de l'espérance.

— Et comment changer le monde, s'il vous plaît ?

— En changeant les hommes !

RETZ

Administration, administrative
14, Champs-Élysées, 7

— Comment ? Par quoi ?

— Par l'amour, Monsieur ! Uniquement par l'amour !

— Commencez donc par changer vous-même. Vous me parlez d'amour du fond de votre détestation du monde. Au lieu de trépigner pour ce qui pourrait être, réconciliez-vous donc avec ce qui est. Je ne crois pas à cet « amour » avec quoi vous rincez votre bouche amère. Considérez le monde tel qu'il est, les hommes tels qu'ils sont. Et, à défaut de « l'Amour », du moins aimez comprendre.

— Mais il faut bien faire quelque chose pour le monde !

— Vous voulez faire quelque chose pour le monde ?

— Oui ! Oui !

— Donnez-lui votre assentiment.

JE TIENS LE CŒUR POUR RIEN, SANS L'INTELLIGENCE

— Je vous écoute. Vraiment, je ne peux vous suivre. Tenez, voyez le progrès. C'est un leurre, un piège. L'injustice, l'avidité, l'égoïsme, le crime ont-ils reculé ? Comment sympathiser avec un progrès qui ne fait pas progresser la morale et, au contraire, l'abaisse ?

— Vous êtes un matérialiste borné.

— Moi ! Quel paradoxe !

— Ce n'est pas un paradoxe. Le matérialiste est quelqu'un qui confie aux choses tout le soin de l'esprit. Vous attendiez du gaz et de l'électricité un éclairage moral. Vous pensiez que le cyclotron activerait la conscience. Voilà le matérialisme. Et vous voilà déçu. Vous rejetez un progrès dont vous attendiez tout.

- Je le rejette car il nous a éloigné de la nature.
— C'est cela. Vous retirez votre confiance à l'atome. Vous la rendez à l'herbe. C'est toujours du matérialisme, cette fois en marche arrière.
— Mais il s'agit de sauver l'homme !
— En le remettant à quatre pattes dans les bois ? Et que signifie : sauver l'homme ? Commencez par vous-même : sauvez votre intelligence.
— Tiendriez-vous le cœur pour rien ?
— Ma foi, je tiens le cœur pour rien sans l'intelligence.
— Et qu'appellez-vous l'intelligence ?
— Les preuves d'intelligence.
— Qui sont ?
— Etre bien dans sa peau. Se sentir infiniment libre, n'importe la circonstance. Se réjouir d'exister, n'importe l'avenir.

AU-DESSUS DES MALHEURS COMME DES BONHEURS

- Je reviens à votre philosophe « émerveillé ». Je vous disais...
— Et moi je vous dirai que nous avons engagé la discussion au mauvais niveau. Montons un peu. Mon philosophe parle ainsi, car il a plusieurs esprits.
— Plusieurs esprits ?
— Ecoutez ; je viens de lire une admirable nouvelle de Tchekhov : *la Steppe*. Un petit garçon traverse la steppe dans un convoi de chariots à blé. Il parle avec un vieux roulier. Il lui confie qu'il se rend à l'école. Le roulier répond :
« Dans une école ? Ah !... Que la Reine des cieux te

RETZ

action, ad
Champs

viennaise en aide ! Oui, un esprit, c'est bien, mais deux, c'est encore mieux. Dieu donne à un homme un esprit, à un autre deux, à certains jusqu'à trois... à certains même trois, c'est sûr... »

Eh bien, je vois, comme le vieux roulier, trois esprits dans l'homme. L'esprit de sa personne. L'esprit du monde. Et un troisième esprit, qui ne tient ni à sa personne ni au monde, qui goûte la vie comme une merveille et la sienne propre comme un miracle.

— Plus un homme réfléchit avec « l'esprit de sa personne », comme vous dites, plus il réfléchit, plus il est malheureux. Voilà la triste vérité.

— Voilà surtout un mauvais miroir, plein de défauts et de taches. Le bon miroir est le troisième esprit. Il réfléchit la pure joie d'être, qui est l'essence même de la vie... Oui, c'est ainsi que nous devons entendre la parole de mon philosophe. C'était quelqu'un qui possédait le troisième esprit.

— L'esprit du bonheur, somme toute ?

— Oh non ! pas exactement ! Je vous parle d'un état au-dessus des malheurs comme des bonheurs. Mais ce pot à beurre va vous faire comprendre.

— C'est un objet africain ?

— Oui. Regardez. La sphère est le beurrier. Elle est soutenue par un personnage qu'elle paraît écraser. Sur le couvercle, vous voyez un petit bonhomme qui joue de la flûte. Je me suis fait expliquer cela par l'artisan. Il m'a dit : « C'est dur, de porter le monde ! Mais c'est pour que quelqu'un, au-dessus, puisse jouer de la musique. » Quel noble ustensile ménager, qui célèbre les trois esprits !...

LE BUT DE LA VIE EST LA VIE

...Et ce petit flûtiste, troisième esprit, je lui vois deux facultés : l'émerveillement et le contentement. S'émerveiller de l'univers. S'émerveiller de la vie.

— Oh ! là ! là ! Pour ce que vaut la vie !

— Si vous trouvez que la vie ne vaut rien, suicidez-vous. Voici la meilleure méthode : avalez du cyanure en vous tirant une balle dans la bouche. C'est la seule réponse sérieuse à la vie et à l'univers, si l'on n'est pas d'accord.

— Vous exagérez !

— Pas du tout. C'est vous qui êtes inconséquent. Tenez, je connais des écrivains qui font procès public à l'existence. Mais ils y demeurent. Et si un seul de leurs lecteurs se convainc, tire la leçon, et se suicide ? Ils acquièrent une célébrité à enseigner le désespoir de vivre ? Eh bien, ce sont de célèbres assassins.

— Tout de même ! Tout de même !

— Il n'y a pas de : tout de même. J'aime qu'on soit net là-dessus. Net comme la mort. Sénèque était net, qui s'est tué. Et remarquez que Sénèque rendait hommage à l'univers. Il a écrit : « La loi éternelle n'a rien fait de mieux que de donner à notre vie, avec une seule entrée, plusieurs sorties. » Mais aussi : « Nous ne saurions nous plaindre de la vie, pour la raison qu'elle ne retient personne. »

— Ce stoïcisme est bien dépassé.

— Vous voulez dire qu'il nous surpasse, pauvres de nous !... Mais je veux vous parler de la deuxième faculté du troisième esprit : le contentement.

— Le contentement de soi ?

RETZ

action, ac
la Champ

— Quelle bêtise ! J'appelle contentement la fin des questions inutiles : pourquoi la vie ? quel but la vie ? Le contentement, c'est trouver la réponse dans le seul fait de vivre. Pour l'esprit élevé (au troisième rang), la raison de la vie est la vie et le but de la vie est la vie... Voulez-vous mon revolver ?

— Rien ne presse.

JE SENS EN MOI

LA VIE INFINIE ET IMMORTELLE DE L'ESPRIT

— Tant mieux, tant mieux. Puisque rien ne presse, je vais vous réjouir d'une confidence. Je suis tombé amoureux d'une vieille dame.

— Tout est possible.

— C'est une vraiment vieille dame. Quatre-vingt-douze ans.

— Mais c'est de la nécrophilie !

— Un visage rose, encore construit, des yeux bleus intenses. Son prénom est Anna. Elle m'apporte une volupté.

— Diable !

— Allons, c'est une volupté toute morale. Aimeriez-vous savoir ce qu'elle me dit ?

— Si ce n'est pas indiscret...

— Au contraire, il faudrait le crier sur les toits. Elle me dit :

« Je peux tout. Sentir que l'esprit peut tout ! Il veille en moi et sur moi. Mon esprit m'empêche d'être malade, ou seulement fatiguée. Je ne mange guère, je dors à peine. J'ai eu de grands biens : disparus. Je fus

très entourée ; je suis seule. J'ai tout perdu. Mais quand tout a été perdu, l'esprit perd ses chaînes. Je sens en moi la vie infinie et immortelle de l'esprit. »
Je vous jure : voilà ce qu'elle me dit.

— Vous ne seriez pas en train d'inventer cette merveille ?

— Cette dame de quatre-vingt-douze ans se nomme Anna Pegova. Elle créa des traitements de beauté. Elle fut connue dans le monde entier. Je n'invente rien. J'ai d'ailleurs sur moi la première lettre qu'elle m'écrivit. Voici :

« Je n'accepte pas le championnat des malheurs. Mon courage devient de plus en plus solide et raisonné. Je rajeunis chaque jour. J'ai eu bien des souffrances. Disons seulement que j'ai payé le prix pour devenir une nouvelle personne...

« Je n'ai pas reçu une santé extraordinaire. Au reste, mes parents sont morts jeunes. Ils ne m'ont pas laissé une hérédité de résistance. Mais ma résistance s'accroît constamment. Je me commande. »

Ensuite, elle me raconte à grands traits sa destinée. Puis elle ajoute :

« La vie n'est pas : un métier, de l'argent, des succès, des amours, une famille. Tout cela est bon, sans doute. Mais c'est encore un profond sommeil.

« On se demande pendant cinquante, soixante ans, ce que l'on va bien pouvoir tirer de l'existence. Je me suis réveillée quand j'ai compris que l'important n'est pas de tirer quelque chose de l'existence, mais de donner le plus possible à la vie. »

Et elle finit sa lettre ainsi :

« Voilà, Monsieur, comment je suis. Je voudrais secouer ceux qui dorment d'un profond sommeil. Suis-je heureuse ? malheureuse ? Je suis au-dessus. Comment vous dire ? Je ressens de la reconnaissance et de la dilatation. J'éprouve une ivresse lucide. L'ivresse d'être et de participer à de l'immensité. »

CETTE PURE ALLEGRESSE D'EXISTER

Comprenez-vous que je sois amoureux d'Anna ? Dans son troisième âge très avancé, voici Anna, quatre-vingt-douze ans, par le troisième esprit faite fleur et flamme.

— C'est joli, ce que vous dites là. Très poétique.

— Je me moque du poétique. Je vous dis la poésie de la vie. Poésie est un mot issu du grec, qui signifie : création. Le troisième esprit est la poésie de la vie. A proprement parler : la création de la vie.

— Mais votre vieille dame est une exception.

— Vous connaissez le pianiste Rubinstein ? Il a aussi un grand âge. Je l'ai entendu un soir à la télévision, parler, non de ce qui le maintenait, mais de ce qui le soulevait :

« Cette énergie, cette pure allégresse d'exister qui sont en moi au-delà de tout, et sont peut-être la raison même de la Création. »

— Voilà seulement de solides vieilles carcasses qui s'accrochent à la vie.

— Non, pas seulement. Des grands vieillards, avant de nous quitter, nous confirment que le troisième esprit est le plus beau et le plus fort. Mais le troisième esprit n'a pas d'âge. Le vieux roulier le dit à l'enfant

dans la steppe. Anna me le répète dans ma maturité. Ils tirent la leçon ultime d'une longue vie : que nous sommes tous des éternels.

— Grands mots !

— Grande chose. Puis-je vous parler de moi ?

— Au fond, vous ne faites que cela.

— Au fond, oui. L'homme qui m'a élevé, mon beau-père ouvrier, m'a vraiment élevé. Il m'a élevé jusqu'à l'esprit du dessus. J'ai donc toujours vécu avec les trois esprits (quoique désertant souvent le plus noble, je l'avoue). Mais serais-je unique ? Ah ! je ne le crois pas ! Tenez, tous mes amis me ressemblent.

— Pas moi.

— Mais j'appelle amis ceux qu'ont filtrés les affinités électives. Mes vrais amis sont des Cadet Rousselle. Tous ont trois demeures de l'esprit, dont un château.

— Quel élitisme !

— Bien entendu.

— Vous le confessez.

— Je le professe. Voyez-vous, il y a pour moi deux sortes d'hommes. Ceux qui ont fait ce que j'appellerai l'expérience fondamentale de l'être, et...

— Aïe !

— Bon. Simplifions. Les animaux font un avec le monde. Je vous accorde que vous êtes un homme.

— Merci.

— Vous faites deux : votre personne et le monde. C'est le sort commun, hélas ! Mais on peut faire trois. On le doit. Ma personne. Le monde. Et une présence qui n'est ni ma personne ni le monde, qui ne connaît pas

RETZ

action, a
Champ

de conflit et s'émerveille d'être là. Une conscience qui, en moi, est infiniment plus que moi : un grain de l'énergie illimitée, une note du chant universel.

— Aïe ! Aïe ! Aïe !

— Mais il dépend de vous de faire trois. C'est la grâce que je vous souhaite. N'attendez pas que la vie saisisse le porte-voix de la douleur et de la mort pour vous crier son secret.

— Il suffit, somme toute, de vous écouter ?

— Oui.

— Quelle vanité !

— Vous qui parlez de l'Amour à tort, dites-moi plutôt avec raison : quel amour ! Mais vous ne pouvez voir l'amour là où il est. Vous êtes un beurrier incomplet.

— Vous êtes trop bon.

— Je distingue donc deux sortes d'hommes. Les beurriers complets. Et les beurriers incomplets. Il vous manque le couvercle et son petit flûtiste. C'est d'ailleurs pourquoi vous n'aimez réellement ni le monde ni les hommes. Comment en serait-il autrement ? Dans le beurrier sans couvercle, le beurre rancit.

UNE CERTAINE ALTITUDE DE L'ESPRIT...

— Je vous écoute depuis un moment. Je ne suis pas sûr de vous comprendre. Mais enfin, malgré vos insolences, je vous écoute. Admettons que vous disiez vrai. Il reste que cette attitude de l'esprit...

— Cette altitude.

— ... est l'exception. Et quoi fonder sur l'exception ?

— Tout.

— Comme vous y allez !

— J'y vais comme de tout temps. De tout temps cette altitude fut l'exception. Et de tout temps, partout, on fonda tout sur cette exception. La religion. La sagesse. L'éducation générale. Tout.

— Sauf aujourd'hui, reconnaissez-le.

— Je le reconnais. Mais c'est provisoire. Et il n'y a plus d'éducation générale. Cependant, les hommes du troisième esprit demeurent. Et ils sont l'exception, comme de tout temps.

— Seulement, les idées actuelles...

— Les idées sur l'homme qui appartiennent à la philosophie éternelle se fondent là-dessus : qu'il existe des hommes surélevés et un état supérieur de l'homme.

— Et vous faites partie de ces hommes surélevés ?

— Non, non, hélas ! Mais tout de même, mon meilleur profil tient de famille... Je vous disais ? Ah ! oui : les idées actuelles impliquent que les hommes du troisième esprit n'existent pas. Or, ils existent, comme de tout temps. En minorité, comme de tout temps. Eh bien, cela suffit à prouver que les idées actuelles sont fausses.

— Belle démonstration !

— Ecoutez, au bout de quarante ans de réflexion, je n'en connais pas de meilleure. Il faut finir par l'évidence. Un de mes amis, qui croit en Dieu, si l'on discute sa croyance répond : « Dieu existe, puisque je suis. » Cette réponse vous paraît échevelée ? C'est la seule parfaite.

— Vous faites donc fi de la science ?

— Oh ! Pas du tout ! Je fais fi des prétendues sciences

humaines dont l'idéologie nous domine. Elles se disent scientifiques comme le loup se disait grand-mère.

— Que leur reprochez-vous ?

— Voyons : que disent-elles ? Que nous n'avons ni dignité ni liberté.

— Vous exagérez. Elles révèlent tout ce qui nous détermine.

— Oui. Le sexe. La société. Les mécanismes mentaux. Le langage. L'économie. La lutte des classes. Mais elles professent que tout est là. Que le monde n'est pas un théâtre, mais une machine. Et que, dans cette machine, l'homme n'est qu'une série de déterminations.

— C'est en partie vrai.

— En partie. Voilà l'affaire. L'idéologie dominante réduit le tout à la partie.

— Mais c'est pour mieux nous libérer !

*LE HAUT PEUT ESSAYER
DE LIBERER LE BAS*

— Convaincre les hommes qu'ils n'existent pas en tant que tels, et prétendre que c'est libérateur ! Libérateur de quoi ? Les lendemains chanteront pour les non-êtres ? On leur donnera du mieux non-être ?... Et cependant, vous ne pouvez imaginer à quel point je suis persuadé que l'homme est une série implacable de déterminations !

— Vous voyez !

— Mais l'homme a un bas et un haut. Et le haut échappe aux déterminations. Du haut, je découvre celles-ci, infiniment plus étroites et subtiles que les

sciences humaines ne les révèlent. Mais le haut y échappe. Oui, il y échappe. Et le haut peut essayer de libérer le bas. Mais le bas qui se croit la totalité ne peut rien. Rien. Il ne peut que dériver vers toujours plus d'esclavage. Regardez autour de vous ! Le courant nous entraîne en effet vers toujours moins de liberté et de dignité.

— Là, j'admets que vous n'exagérez pas.

— Réconcilions-nous donc sur le dos des ombres d'hommes.

— J'admets que vous n'exagérez pas. Mais les idées de la détermination se sont imposées. C'est qu'elles sont vraies.

— Non, c'est qu'elles sont faciles.

— Convenez qu'elles exercent une emprise.

— Oh oui ! Parce qu'elles nous offrent de grandes facilités. Plus rien ne nous appartient en propre. Asseyons-nous dehors et tendons la main. Ce sont les grandes facilités de la vie de clochard. Tendons la main. La société, la politique, le sexologue, le psychologue, le pharmacien y déposeront les clés de tous nos problèmes. Vous disiez tout à l'heure que le monde est inhumain ? Vous aviez raison.

— Tout de même !

— Un monde inhumain quand j'y vois des hommes qui s'en remettent entièrement à. Qui attendent tout de. Qui réclament tout à On. Qui exigent tout de On.

— Que voulez-vous, Dieu est mort !

— En tout cas, pas le Diable ! Le nom du Diable est On.

— Cette fois, c'est vous le pessimiste !

RET

er actio
17. Cha

— Je vois les choses comme elles sont. Et l'inhumain là où il est.

— Moi aussi, je vois les choses comme elles sont. Mais d'un autre point de vue. Plus fraternel.

— Expliquez-moi ça, mon frère.

*LA LIBERTE SUPREME
C'EST LE POUVOIR D'ETRE CAUSE DE SOI*

— Il y a une montée du sens social et politique. Les hommes comprennent que tout, dans leur existence, dépend de tout ce qui se passe dans le monde. Ils critiquent, réclament, exigent ? Et alors ? Ils prennent conscience.

— Des petits poulets.

— Hein ?

— Des petits poulets qui se précipitent en avant, en arrière, à gauche, à droite : comme tombe le grain. Vous venez de résumer la réelle crise de civilisation : nommer prise de conscience la perte de conscience intérieure.

— Découvrir que tout est en relation de dépendance...

— Et que plus rien ne soit en relation de transcendance : voilà la tragédie. Nous perdons la liberté suprême.

— La civilisation menace l'homme. L'homme en prend conscience. Il cherche l'enchaînement des causes. Il critique le monde pour le changer. Il exige que le monde lui restitue des libertés.

— Cela est fort bien. Mais la liberté suprême ?

— Quelle liberté suprême ?

— Le pouvoir d'être cause de soi. Oui, voilà la liberté suprême. Le pouvoir d'être cause de soi. C'est la faculté que donne le troisième esprit. Quand l'idée de la liberté suprême disparaît, les hommes croient se battre pour des libertés : ils sont seulement des mécaniques remontées par On. Il ne reste rien dans l'homme. Ou plutôt si : il reste le vide et sa force de suction.

*CE QUI EST GRAVE, C'EST L'ABSENCE,
DANS LES HOMMES, DE CIVILISATION INTERIEURE*

— Eh bien, je vous l'accorde. Vous dites juste. C'est cela, la profonde crise de civilisation.

— Oui. Mais à quoi l'attribuez-vous ?

— C'est évident : aux bouleversements provoqués par le progrès sauvage.

— Nous ne serons jamais du même avis.

— Oh ! vous !

— Les choses ne détruisent pas l'homme intérieur. L'homme est dévoré en dedans par les idées avilissantes qu'il se fait de lui-même. Imaginez. Epictète revient parmi nous. Il se sent dans un autre monde, certainement. Mais croyez-vous que ce soit à cause du progrès ? Non. Il s'accommode de l'auto, de l'avion, de la télé. Après tout, ce sont d'antiques rêves réalisés. Ce qui épouvante Epictète, ce n'est pas la civilisation. C'est l'absence, dans les hommes, de civilisation intérieure. Oui, voilà ce qui l'épouvante. Beaucoup plus que l'énergie nucléaire. Ce qui lui est incompréhensible et odieux, c'est que personne ne puisse répondre,

ni même s'intéresse à sa question : quelle est votre morale ? sur quoi repose-t-elle ?

— Mais enfin ! Des réalités inhumaines nous oppressent. Nous les combattons. Nous voulons changer la vie. Ce n'est pas la morale qui nous mobilise ? Vous ne pouvez pas dire que la morale ne nous intéresse pas !

— Je le dis. Comme Epictète le dirait. Les hommes veulent la justice, la paix, des libertés, de l'aisance, des loisirs. Mais ils ne cherchent pas une morale. L'idée qu'ils ont d'eux-mêmes exclut qu'ils s'occupent des fondements d'une morale.

— Et quels seraient les fondements d'une morale, s'il vous plaît ? Parole ! Si vous le savez, le Nobel est à vous !

— Oui, je sais cela. Je n'y ai pas de mérite. C'est connu de toute éternité. Il n'y a que deux fondements à une morale.

— Pas compliqué !

— Non. Il n'y a que deux fondements : une esthétique ou une métaphysique. Rien d'autre.

— Eurêka ! Nous voilà sauvés !

— Nous voilà perdus. La morale chrétienne reposait sur une métaphysique : l'homme à l'image de Dieu. La morale stoïcienne sur une esthétique : la plus belle image possible de l'homme. Or, Dieu est mort, paraît-il. Plus de métaphysique. Quant à l'esthétique ! Nous portons dans notre tête l'image la plus basse possible de l'homme. L'image d'un pur et simple mécanisme de déterminations. L'image que nous en donnent les sciences dites humaines. En conséquence, je ne vois

que deux solutions. La première est le suicide collectif.

— On y va.

— La deuxième : nous refaire la plus haute image possible de nous-mêmes. C'est beaucoup plus urgent que l'écologie ou la révolution.

*JE NE SUIS PAS SÛR DE CROIRE EN DIEU
ET JE SUIS SÛR QUE DIEU M'AIDE*

— Bien, cher Monsieur, bien. Après tout, je ne suis pas si éloigné de vous... Mais enfin, je suis démangé de vous dire vos vérités. Vous permettez ?

— Comment donc !

— D'abord, pour un adepte de la sagesse, je vous trouve un ton bien matamore. Et ensuite, le plus grave : vous êtes la contradiction même. Se sentir à l'aise dans le monde, dites-vous ? Mais vous désespérez des idées qui le mènent ! Une sérénité au-delà de tout ? Mais vous ajoutez : « Nous sommes perdus ! » Donner son assentiment à tout ce qui est ? Mais vous traitez vos contemporains de sous-hommes ! Belle leçon de cohérence !... Avec mes excuses, mais il fallait que ça sorte.

— C'est vrai. Je cherche la sagesse *et* le combat. Je jouis d'exister *et* j'envisage le pire. Je chante ce monde *et* sa pensée me fait horreur. Serait-ce anormal ?

— De deux choses l'une !

— Oh ! non, non ! Une chose *et* l'autre ! L'homme à deux esprits grogne : de deux choses l'une ! Mais l'homme du troisième esprit compte tranquillement : je pose Un et je retiens les deux.

— Sophisme. Pirouette.

— Ne croyez pas cela. Je vous parle sérieusement. Tenez, je vais vous confier mon sentiment le plus profond. Vous l'estimerez absurde. Pourtant, j'y puise mon unité.

— Je vous découvre souvent déroutant, jamais absurde. Dites-moi votre sentiment le plus profond.

— Je ne suis pas sûr de croire en Dieu *et* je suis sûr que Dieu m'aide.

— Du moins, avouez que vous regrettez le monde des sages, des saints, des yogis. Avouez que vous auriez voulu naître ailleurs, dans un autre temps. Vous êtes un spirituel : c'est le malaise de tous les spirituels.

— De beaucoup. Ils maudissent ce monde actuel. Notre temps est l'âge noir. Ils répandent une littérature d'anathèmes sur la modernité. Je les connais. Je les ai fréquentés. Certains sont très respectables, vous savez.

— Je sais. Et je les approuve.

— Moi, je les ai fuis. Finalement, j'ai compris que rien n'est moins spirituel que se vouloir en d'autres lieux, d'autres temps. René Guénon rêvait de l'ancien Islam. Julius Evola de la chevalerie mystique. Lanza del Vasto des bords du Gange et d'un couvent du XII^e siècle. La nostalgie ! Rien de moins spirituel que la nostalgie ! N'importe le pays, n'importe le siècle, nous sommes toujours à la même distance du ciel. Et, quant au suprême bien : être né à Sumer voici cinq mille ans, ou à Paris il y a trente ans : quelle différence ?

— Tout homme qui croit à la vie spirituelle rejette le monde moderne et souhaite un retour aux sources.

Nous irons à l'apocalypse si nous ne retrouvons pas la simplicité des origines. Il faut remettre de l'humanité dans le monde.

— Et c'est pourquoi tant de jeunes gens laissent pousser leur barbe, vont pieds nus, se font sabotiers ou bergers de chèvres ?

— Je les comprends.

— Moi, je les plains, parce qu'ils n'ont pas compris. Dans tous les temps, il faut épouser son temps. Il faut être de son époque *et* dans l'éternel. Dans le siècle, comme un poisson dans l'eau. Mais un poisson volant. Marc Aurèle est empereur *et* maître de sagesse. L'Hindou Arjuna est chef de guerre *et* contemplatif. Si je rêve, je rêve de mon beau-père qui fut ouvrier à son établi *et* une grande âme. Je rêve de Sénèque P.-D.G., de Héraclite commandant de Boeing. Je rêve d'une transparente possession de moi-même en 1978.

— Tout s'y oppose aujourd'hui.

— Tout s'y oppose toujours.

— Aujourd'hui plus que jamais. Les idées matérielles nous enténébrent.

— Changeons d'idées.

— Le monde lui-même est ténèbres, et nous y sommes devenus obscurs.

— C'est notre idée ténébreuse du monde qui nous cache la lumière du monde. C'est notre idée ténébreuse de l'homme qui nous cache notre propre lumière. Tout à l'heure, vous me parliez de l'Amour, et je vous rabrouais. L'Amour ! Aimons-nous les uns les autres ! Si nous étions capables d'amour ! Toutes les solutions dans l'Amour ! Pur verbiage, en effet, chansonnette du

sacré cœur de lièvre ! Soyons d'abord capables de courage intellectuel. Repoussons les idées qui nous empêchent de nous découvrir esprit. Alors, nous serons capables de nous aimer nous-même en tant qu'esprit. Et nous découvrirons que le monde nous aime. Oui, que ce monde-ci, aujourd'hui même, nous veut du bien.

— Amen.

— La vraie messe est dite, en effet.

— Vous êtes vraiment déroutant : prétendre que le monde nous veut du bien !

— Il veut du bien à notre esprit, certainement.

— Allez donc dire cela aux contemporains !

— Il y a très peu de contemporains.

— Pardon ?

— Les hommes qui croient à des valeurs fondamentales condamnent la modernité et veulent revenir aux premiers temps. Et les matérialistes, qui ne croient qu'au déterminisme, vivent mentalement, non pas au seuil d'un troisième millénaire, mais à la fin du XIX^e siècle. Le paradoxe de notre époque, c'est que très peu d'intelligences l'habitent.

— Elle n'est guère habitable !

— On le dit. C'est faux. Si une intelligence habite réellement notre époque, elle découvre que celle-ci ne correspond pas à sa mauvaise réputation. Elle découvre que la modernité n'est ni une froide mécanique ni une prison pour l'âme. Elle découvre, au contraire, que la modernité érige des temples à la philosophie éternelle. Mais ses chantiers sont invisibles à la plupart des yeux.

— Dont les miens !

— Trois chemins, au moins, conduisent à ces chantiers. Le chemin du cerveau. Le chemin du ciel. Le chemin du temps.

— Expliquez.

— Je suggérerai seulement. Prenons le chemin du cerveau. Nous devrions comprendre que la science, en deux siècles, a parcouru des cercles concentriques. Elle nous apparut d'abord comme la connaissance de ce qui est extérieur à l'homme. Elle se dirige maintenant vers le trésor intime : notre cerveau. Elle s'occupait de la nature des choses. La voici touchant le centre : la nature de l'esprit. Elle commence de nous dévoiler notre espace intérieur, complexe et infini comme l'espace céleste. Alors les questions ultimes de la philosophie éternelle retrouvent leur sens et leur vigueur. Tel est le premier chemin.

— Peut-être. Mais seulement pour ceux qui s'intéressent à la recherche scientifique et qui aiment le savoir !

— Hé ! C'est le prix, pour habiter l'époque ! Et je ressens plus d'élévation dans une bibliothèque de sciences qu'au sein d'un troupeau de chèvres.

L'HOMME TERRIEN EST EN TRAIN DE DEVENIR HOMME COSMIQUE

— Voyons votre second chemin.

— La terre est le berceau de l'humanité. Cependant, sommes-nous faits pour passer notre vie au berceau ? Voici enfin l'humanité qui sort de ses langes et tâtonne

vers les étoiles. Eprenez-vous ce changement formidable ?

— Bof...

— Vous appartenez à la masse immense des non-contemporains. L'homme terrien devient homme cosmique. Mais ça vous semble moins important que l'augmentation du prix des choux-fleurs. L'homme prépare la conquête du système solaire. Il cherche à capter dans le vaste ciel un signe des intelligences différentes. Mais ce qui vous paraît essentiel, c'est qu'il n'y ait pas de colorants dans les jus de fruits. Les Grecs présocratiques, qui se sentaient reliés au cosmos, eussent mieux saisi la grandeur de notre époque. Il faut du sentiment antique pour avoir un grand sentiment d'aujourd'hui. Pour comprendre qu'avec nos fusées, nos sondes spatiales, nos radiotélescopes et demain, nos navires célestes, nous avons pour projet de rétablir et de préciser notre communication avec l'infini. Le sentiment d'aujourd'hui est, à proprement parler, religieux. Les non-contemporains croient que cette fin de siècle est exclusivement matérielle et machiniste. Ils ne voient que la flèche, non la cible. Vous connaissez la formule : l'imbécile, quand on lui montre le ciel du doigt, ne regarde que le doigt.

— Vous voici encore insolent.

— Pardon. Mais que le spirituel de notre époque soit tant ignoré, calomnié, j'enrage à deux genoux.

— Et votre troisième chemin ?

— C'est le chemin du temps humain. L'humanité va enfin se libérer de l'esclavage. Aristote l'avait prédit : nous sortirons de l'esclavage quand les navettes fonc-

tionneront toutes seules. Eh bien, l'ère des robots commence. Nous nous croyons asservis aux machines. Nous nous croyons machines nous-mêmes...

— Apprentis sorciers.

— Oui, oui. Seulement on oublie qu'un apprenti doué finit par devenir maître. Demain, nous serons maîtres des machines. Elles travailleront pour nous. Et nous nous occuperons alors de devenir maîtres de nous-mêmes. Nous nous poserons cette question cruciale : à quoi l'homme peut-il être assujéti, quand il ne l'est plus au travail ? Que peut-il faire de plus noble quand il ne fait rien ? Ce sont des questions antiques. Nous retournerons aux interrogations de la philosophie éternelle. La morale du travail nous cachait le fond de la morale : accorder une valeur esthétique ou métaphysique au fait d'être. Oui, au fait d'être, tout simplement. Vous voyez que ces trois chemins : notre espace intérieur, l'espace extérieur et la possession du temps libre, nous ramènent à nous-même et à notre âme. Vous voyez que ce monde moderne, qu'il est si distingué de dire puant et écrasant, en réalité nous veut du bien. Certes, c'est un poids lourd. Mais il roule pour nous.

— Toujours vos contradictions. Vous croyez à la philosophie éternelle. Et au progrès. Mais la philosophie éternelle dit que l'homme ne peut être amélioré que par l'homme. Elle ne compte ni sur les savants du cerveau ni sur les fusées ni sur les robots !

— L'homme ne peut être amélioré que par l'homme, en effet. Mais, dites-moi : le progrès, la science, la tech-

nique, n'est-ce pas l'homme aussi ? Ne s'agit-il pas de produits de l'intelligence humaine ?

— Science sans conscience...

— Vieille fumisterie dualiste ! L'homme qui n'a que deux esprits raisonne comme vous : un, l'homme avec la conscience ; deux, le monde avec la science. Mais le troisième esprit, assis au-dessus du monde porté par l'homme, sent que plus la science s'accroît, plus la conscience augmente sa capacité de soutien. Et il joue une musique de plus en plus vive. Evidemment, si vous ne possédez pas de troisième esprit, chaque progrès de l'intelligence fait progresser votre angoisse. Mais moi, chaque progrès de l'intelligence fait monter ma musique.

— La Bible parlait déjà, à propos de la modernité, de l'abomination, de la désolation. Et la prophétie hindoue, de l'âge sombre.

— Veuillez m'excuser. J'ai fermé ma porte aux colporteurs orientaux d'apocalypses. Mes héros sont le second Faust sauvé, et Prométhée délivré. L'idée que le monde doive être puni et finir ne m'intéresse pas. Je suis partisan de la révolution culturelle.

— Allons bon ! Quelle révolution ?

— Enorme ! Revenir à l'idée antique : le monde sans fin. Le monde sur lequel ne pèse ni jugement ni condamnation. Et se poser cette question : et si l'effort humain était fait non pour échouer, mais pour réussir ? Hein ! Vous imaginez la tête des démagogues universels ? Et quel souffle dans les poitrines enfin desserrées ! Une révolution culturelle qui réconcilie l'homme avec le monde ! Mais elle n'est concevable que

par le troisième esprit, sans peur, sans division et heureux.

— Mais vous dites vous-même que peu d'hommes ont les trois esprits !

— C'est vrai. Mais ce qui importe, c'est qu'ils soient considérés comme les figures d'un yoga de l'Occident et comme des modèles idéaux.

UNE QUESTION DE REGARD INTERIEUR

— Un yoga de l'Occident ?

— Un stoïcisme de l'âge cosmique. Une sagesse noble au sein de l'extrême modernité. Des techniques et une philosophie occidentales de la possession de soi. Le fort sentiment, dans l'homme, de sa dignité et de sa liberté intimes et souveraines. Bref, une question de regard intérieur.

— Quoi ! Vous faites tout reposer sur cette pointe d'épingle !

— Oui.

— Et votre modèle ? Ce serait quelque chose comme Marc Aurèle cosmonaute ?

— Quelque chose comme ça, en effet. Quand nous aurons une civilisation...

— Vous convenez que nous ne sommes pas dans une civilisation.

— Toute civilisation propose un modèle d'être. L'Antiquité a proposé le sage. La Chrétienté, le saint et le chevalier. Le Japon le samouraï, l'Inde le yogi. La Renaissance a proposé l'honnête homme. Et l'Angleterre, hier encore, proposait le gentleman. Nous serons

une civilisation quand nous aurons, de nouveau, un modèle d'homme à proposer.

— Vous ?

— Ne vous moquez pas. Mais je sens venir ce modèle... Voici l'homme ! L'homme puissant, capable de dominer la terre, les choses, sa propre nature et le destin. Je sens dans l'homme l'infinie puissance en puissance...

— Un pas de plus, et vous me parlez du surhomme !

— Je vous en parle. Il faudra bien un surhomme pour le surmonde.

— Un pas encore, et vous n'invoquez plus que la volonté de puissance !

— Eh oui, je l'invoque ! Mais la puissance accomplie, c'est aussi l'accomplissement de la pureté. Et l'accomplissement de l'action, c'est aussi l'accomplissement de détachement.

— Oh ! là ! là ! Par quel tour mirifique faites-vous coïncider la puissance et la sagesse ?

— Par le tour mirifique de la connaissance.

— Scientifique ?

— Ecoutez : nous possédons des modes de connaissance oubliés, négligés. Nous les prenons pour des fossiles. Mais non. Ce sont des hibernants. Il faut aller les chercher dans nos profondeurs et les réchauffer. Oui, nous devons réchauffer nos modes de connaissance intuitive, poétique, symbolique, spirituelle. Nous devons les nourrir avec le même soin que nous apportons à la raison, et avec la même espérance qui nous pousse à activer nos facultés supérieures... Supérieures ? J'ajouterai : nous devons abolir l'idée de hiérarchie entre nos modes de connaissance. Notre

grande affaire, maintenant, c'est passer du savoir du savant à la gnose de l'homme total. Alors, nous apprendrons comment coïncident la puissance et la pureté.

— Et vous pensez que nous allons vers cela ?

— Je me moquais des jeunes chevelus, tout à l'heure. J'avais raison. Mais enfin, ils témoignent que des courants spirituels traversent ce monde scientifique et technique. Et même dérisoires, mal adaptés, ces courants annoncent la fusion des modes de connaissance. Et le temps de Marc Aurèle cosmonaute, ou-quelque-chose-comme-ça.

— Donc, vous êtes optimiste ?

— Je ne suis ni pessimiste ni optimiste. Je porte au monde de l'attention. Une attention priante, qui me le dévoile non comme une machine dévorante, mais comme un organisme utile à la montée de l'esprit.

— Que signifie : une attention priante ?

— C'est le fond de notre dialogue : une attention qui vient de mon être suprême, de ce grain d'énergie et de lumière qui est en moi et infiniment plus que moi. Quand j'habite tout entier dans mon troisième esprit, je suis ce grain d'énergie et de lumière universelles. J'éprouve cette allégresse d'exister dont parlait le vieux pianiste Rubinstein. Je sais que cette allégresse n'est pas sans raison. Elle est la joie sans nom de l'esprit qui s'incarne. Et l'incarnation n'est pas terminée. Ni en moi, ni dans l'humanité. Elle se poursuit à travers l'histoire du monde sous les étoiles. Telle est la forge de la Création. Et chacun de nous, en son troisième esprit, comme Anna, quatre-vingt-douze ans, se sent le gardien du feu de cette forge.

*RIEN, JAMAIS,
N'A SOUFFLE LA FLAMME DE L'HOMME INTERIEUR*

— C'est curieux. Je pense, en vous écoutant, aux abeilles.

— Parce qu'elles piquent ?

— Non. Leur vol est insaisissable. Comme votre raisonnement. Mais il paraît que ce vol désordonné est un langage utile à la ruche et au miel. J'aime le miel. Et, mon Dieu, je ne déteste pas cette sorte de foi que vous exprimez. Elle est reconstituante. Non, je ne la déteste pas. Mais combien d'hommes pour la partager ? Dans notre siècle, votre façon de voir s'est perdue.

— Ce n'est pas vrai. Je tiens le pari qu'à cette heure même, des milliers de couples d'hommes poursuivent une conversation similaire. Comme toujours. Sous l'un ou l'autre pôle, rien, jamais, n'a soufflé la flamme de l'homme intérieur. Pas même dans un Goulag.

— Le monde se dirige plutôt vers les Goulags que vers les portiques de marbre rose sous lesquels devisaient les sages.

— Peut-être traverserons-nous des enfers provisoires. Peut-être la pensée va-t-elle encore s'abaisser davantage. Oui, cela est possible. Je crois deviner d'admirables possibilités. Elles peuvent être gâchées. Tout est possible. Il importe. Toujours, comme toujours, des couples d'hommes, dans l'ombre, s'entretiendront de l'essentiel. Leurs voix murmureront, à la lisière des pourritures : « Que faire, que dire, pour empêcher la nuit de tomber ? » Et, comme toujours, reparâtra l'aurore pour saluer ces courageux.